



André Durand présente

**“Les aventures d’Arthur Gordon Pym”**  
**“The narrative of Arthur Gordon Pym of Nantucket”**

(1838)

roman d’Edgar Allan POE

(270 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l’examen de :

les sources (page 5)

l’intérêt de l’action (page 7)

l’intérêt littéraire (page 11)

l’intérêt documentaire (page 11)

l’intérêt psychologique (page 11)

l’intérêt philosophique (page 13)

la destinée de l’œuvre (page 17)

**Bonne lecture !**

## Résumé

Dans la préface au récit de ses aventures, Arthur Gordon Pym rapporte que, revenu depuis peu aux États-Unis après avoir vécu une série d'aventures plus extraordinaires les unes que les autres, il a rencontré un gentleman de Richmond, Edgar A. Poe, qui l'a engagé à dévoiler au public les étranges événements auquel il a participé. Mettant de côté ses réticences initiales, Pym explique qu'il s'est décidé à donner une suite favorable à cette proposition.

Il est né sur l'île de Nantucket, fameuse pour son port de pêche à la baleine. Son meilleur ami, Auguste Barnard, était d'ailleurs le fils d'un capitaine de baleiniers. Une nuit, avec Auguste, il organisa une équipée qui manqua tourner au drame : les deux jeunes gens, passablement alcoolisés, décidèrent de profiter de la brise qui se levait pour prendre la mer sur le canot d'Arthur, l'"Ariel". Mais la brise se révéla être en réalité un début de tempête : terrassé par l'ivresse, Auguste s'éroula dans le canot, obligeant Arthur, dont les compétences en matière de navigation étaient des plus sommaires, à se saisir de la barre. Il n'eut d'ailleurs guère le temps de manœuvrer avant que leur embarcation ne soit coulée par inadvertance par le "Pingouin", un baleinier qui rentrait à Nantucket et qui ne les avait pas vus. Le capitaine refusa de chercher s'il y avait des hommes vivants sur le canot que son navire venait de heurter. Mais son second prit l'initiative d'engager tout de même des recherches et qualifia son supérieur de « *sujet digne du gibet* ». Recueillis par l'équipage du baleinier, les deux jeunes gens furent ramenés à terre, où ils se gardèrent bien de raconter cette escapade à leurs parents. (chapitre I).

Cette avanie n'avait pas dégoûté Arthur Gordon Pym des aventures maritimes, bien au contraire : l'imagination échauffée par ce souvenir, et par les anecdotes sur la vie de marin que lui racontait Auguste, il se laissa convaincre de suivre ce dernier à bord du "Grampus", un baleinier dont son père venait d'être nommé capitaine et qui s'app préparait à partir dans les mers du Sud chasser les baleines. La famille d'Arthur refusant de le laisser se joindre à l'expédition, il décida, de concert avec Auguste, d'embarquer clandestinement à bord du brick, qui devait mettre à la voile au mois de juin 1827, à New Bedford.

Ce fut ainsi qu'Arthur, déguisé en marin, se rendit sur le navire, après qu'une rencontre avec son grand-père lui ait donné quelques sueurs froides (il réussit in extremis à persuader le vieillard, qu'il insulta au passage, qu'il avait confondu son petit-fils avec un autre), où son ami lui a aménagé une cachette dans la cale d'arrière : il est convenu qu'il y restera caché quelques jours en attendant que le baleinier ait gagné la haute mer, et ne se montrera que lorsqu'il sera trop tard pour faire demi-tour.

Mais les jours passèrent. Arthur, qui était gagné par une espèce d'engourdissement comateux, dû, semble-t-il, à l'atmosphère viciée de la cale, ne s'en rendit compte que lorsque ses provisions arrivèrent à leur terme. Il tenta, en vain, de regagner le pont du navire, et il était prêt à succomber au désespoir lorsqu'arriva à son secours Tigre, son chien fidèle, qu'Auguste avait embarqué sur le navire sans lui en faire part. (chapitre II).

Mais le fidèle compagnon d'Arthur était porteur d'une mauvaise nouvelle : une lettre accrochée au dos de l'animal, et écrite avec du sang, lui commandait : « *Restez caché, votre vie en dépend.* » (chapitre III).

Quelque temps plus tard, Auguste rejoignit Arthur, lui expliqua le sens du message sybillin qu'il lui avait fait parvenir, et lui indiqua la raison de son retard à venir le délivrer : une mutinerie avait éclaté sur le baleinier à cause d'« *une pique particulière du second contre le capitaine* ». Une partie de l'équipage avait été affreusement massacrée par les mutins, en particulier par le plus féroce, le cuisinier noir (« *un parfait démon* » [chapitre IV]) qui attaquait à la hache les marins restés fidèles au capitaine Barnard. Une autre partie (parmi laquelle le père d'Auguste) a été embarquée sur l'un des canots de sauvetage du baleinier, et abandonnée à son sort. Auguste devait d'avoir la vie sauve à l'un des mutins, Dirk Peters, qui s'était pris d'amitié pour lui, et qui commençait à regretter d'avoir pris part à la mutinerie. (chapitres IV et V).

C'est en compagnie de ce dernier qu'Arthur et Auguste échafaudèrent un plan de reprise du navire : Arthur, dont les mutins ne connaissaient pas l'existence, revêtirait les vêtements d'un marin qui venait de mourir et, à la faveur d'une tempête, se ferait passer pour un fantôme. Profitant du désarroi qui ne manquerait pas de s'ensuivre, Peters et Auguste, aidés de Tigre, réduiraient à merci les marins

rebelles. Le plan se déroula comme prévu, et bientôt les trois hommes furent maîtres du navire : les mutins avaient été tués, ou jetés par-dessus bord, à l'exception d'un seul, Richard Parker, laissé en vie afin de leur prêter main forte. En effet, le navire menaçait de sombrer dans une tempête. (chapitres VI, VII et VIII).

Ils parvinrent à éviter le pire en abattant les mâts à coups de hache, ce qui évita au "Grampus" de chavirer. Mais la cargaison, mal arrimée dans les cales, se détacha : le navire donna alors de la bande de manière inquiétante, plongeant la moitié du pont sous l'eau et inondant les cabines.

Les quatre hommes, après avoir en vain tenté de récupérer des provisions dans les cabines, étaient, après plusieurs jours, prêts à s'abandonner au désespoir (chapitre IX), quand une voile apparut à l'horizon. Mais le navire, un brick hollandais, n'avait plus pour équipage que des cadavres en voie de putréfaction, et dérivait sur l'océan au hasard des vents. (chapitre X).

La faim devenant de plus en plus pressante, causant d'horribles souffrances, Parker eut l'idée, sinistre, de tirer à la courte paille afin de désigner celui des quatre naufragés qui serait sacrifié pour nourrir les trois autres : Arthur, d'abord scandalisé par cette proposition, fut contraint de s'y soumettre. Mais, ironie du sort, ce fut Parker qui tira l'allumette la plus courte. (chapitres XI et XII).

Ils se livrèrent donc à l'anthropophagie. Mais Auguste, malade, blessé et épuisé par les privations, succomba : son cadavre, qui commença à se décomposer juste après son trépas, fut jeté aux requins qui, depuis quelque temps, accompagnaient le navire. Il penchait de plus en plus sur le côté et, bientôt, il chavira complètement, obligeant Arthur et Peters à se réfugier sur la coque. Leur situation semblait une fois de plus sans espoir, quand ils aperçurent un navire qui se dirigeait vers eux. (chapitre XIII).

Ils furent recueillis sur la goélette anglaise "Jane Guy", partie de Liverpool chasser le veau marin et se livrer à diverses transactions commerciales dans les mers du Sud. Arthur se rendit compte alors de la longue dérive qui avait été la leur depuis que le "Grampus" avait été livré aux caprices des courants marins : ils avaient dévié de vingt-cinq degrés du nord au sud.

Arthur Gordon Pym donne ensuite diverses informations sur les îles situées au large du cap de Bonne-Espérance ; son attention fut particulièrement attirée par la singulière organisation sociale des pingouins, la géométrie rigoureuse avec laquelle ils disposent leurs nids, la façon dont ils partagent leur territoire avec les albatros. (chapitre XIV). Fasciné par ce voyage d'exploration, il convainquit le capitaine de la "Jane Guy" à pousser davantage vers le sud, vers ces contrées antarctiques qui étaient encore « terrae incognitae ». Après tout, le temps était clément et il était possible d'aller plus loin que ne l'avait fait l'expédition de James Cook. Peut-être parviendraient-ils à percer le secret de la nature du pôle Sud? (chapitres XV et XVI).

Cependant, le voyage d'exploration sembla rapidement devoir être abandonné : on ne voyait en direction du pôle qu'une banquise énorme et apparemment sans limites. Mais les explorateurs trouvèrent un passage, et eurent la surprise de voir s'ouvrir devant leurs yeux une mer totalement libre de glace. La température de l'eau augmenta graduellement. Parmi les animaux qu'ils rencontraient sur leur route, ils découvrirent un spécimen d'une espèce inconnue des naturalistes : un animal à dents et à griffes rouges, à queue de rat et à tête de chat avec des oreilles de chien, dont le corps était entièrement recouvert de poils blancs. (chapitre XVII).

Mais, bientôt, un autre événement accapara toute leur attention : la vigie avait signalé la présence d'une île, dont il s'avéra qu'elle était habitée. À bord de quatre grands canots, une centaine d'autochtones à la peau noire approchèrent du navire. Invités à le visiter, ils s'étonnèrent de ce qu'ils y découvraient : les miroirs, en particulier, suscitèrent la terreur de leur chef. Les objets de couleur blanche semblaient leur causer la plus vive répugnance.

Arthur fit partie du groupe de voyageurs invités en retour à visiter Tsalal, l'île des autochtones, à l'invitation de leur chef, qui répondait au nom de Too-Wit. Il remarqua que coulait dans les ruisseaux une eau pourpre, qui avait une consistance proche de celle de la gomme arabique, composée de veines distinctes que l'on pouvait temporairement disjoindre les une des autres à l'aide d'un couteau. (chapitre XVIII). Le village, qui portait le nom de Klock-Klock, révélait un état de civilisation des plus rudimentaires : la plupart des hommes et des femmes allaient nus, ne possédaient d'autres armes que des lances et des massues, vivaient dans des huttes sommaires, et se nourrissaient de viande

crue. Ils semblaient néanmoins hospitaliers, et Too-Wit proposa même d'indiquer aux visiteurs où ils pourraient trouver en abondance de la biche de mer. (chapitre XIX).

Se laissant conduire sans méfiance dans une gorge escarpée entre deux collines, les hommes de la "Jane Guy" furent écrasés et ensevelis par une avalanche de rochers provoquée par les sauvages. Arthur et Peters, qui étaient allés examiner une fissure dans la roche de la colline, furent épargnés par l'éboulement. (chapitre XX). Ils se rendirent alors compte qu'ils s'étaient engagés dans un réseau compliqué de couloirs souterrains qui portaient, sur leurs parois, des entailles mystérieuses ayant la forme des lettres immenses d'une langue inconnue. Ils parvinrent à se hisser jusqu'à une plate-forme naturelle, au bord d'un ravin (chapitre XXI), d'où ils furent témoins du massacre des marins restés à bord de la "Jane Guy" par les sauvages de Tsalal, dont plusieurs centaines périrent dans l'explosion du navire qu'ils avaient par inadvertance provoquée. Les autres, terrorisés, s'enfuirent en hurlant à pleins poumons le cri de « *Tekeli-li* ». (chapitre XXII).

Pym et Peters, après avoir exploré les méandres de ce réseau souterrain à la géométrie compliquée (méandres que Pym reproduit au moyen de dessins), parvinrent à rejoindre la plage où, poursuivis par les sauvages qui les avaient repérés, ils réussirent à voler un canot, emportant comme otage l'un de leurs poursuivants. (chapitres XXIII et XXIV).

Revenir sur leurs traces était interdit aux deux hommes : l'hiver avançait, et partir vers le nord aurait signifier se heurter à une muraille de glace plus infranchissable que celle qu'ils avaient dû contourner à l'aller. Il n'avaient plus qu'à se laisser porter par le courant qui les entraînait vers le sud. L'eau, à mesure qu'ils avançaient, devenait de plus en plus chaude et commençait à prendre une teinte laiteuse. La santé de leur prisonnier, Nu-Nu, se dégrada à mesure qu'ils progressaient vers les régions chaudes et blanches qui marquaient les abords du pôle. Aux questions qui lui furent posées sur les raisons pour lesquelles son peuple s'était montré aussi cruel avec les visiteurs venus du nord, il se contenta pour toute réponse de désigner à l'attention de Pym et de Peters ses dents : elles étaient noires.

Pym et Peters devinrent de plus en plus apathiques, sans raison précise. Leur canot prit de la vitesse. La température de l'eau se fit brûlante. Une substance cendreuse qu'ils ne parvinrent pas à identifier se déversait continuellement sur eux. Au sud, une barrière de vapeur voilait l'horizon. Il en surgit de gigantesques oiseaux blancs qui poussaient le cri déjà entendu dans la bouche des sauvages de Tsalal : « *Tekeli-li* ». Nu-Nu continua à s'affaiblir et finit par mourir.

Le ciel était sombre, mais une luminosité blanchâtre sourdait des profondeurs de l'océan. La barrière de vapeur semblait être une cataracte gigantesque, vers laquelle se précipitait le canot. Au moment où il y pénétra, le rideau de vapeur se déchira et « *se dressa une silhouette voilée, de proportions beaucoup plus vastes que celles d'aucun habitant de la terre. Et la couleur de la peau de la silhouette était de la blancheur parfaite de la neige....* ». (chapitre XXV).

Suit une "Note" où il est expliqué que la mort de Pym, survenue dans des circonstances bien connues du public, l'a empêché de livrer les derniers chapitres de son histoire. Peut-être Peters, revenu aux États-Unis en même temps que Pym, pourra-t-il donner sa conclusion à ce récit, mais il est à l'heure actuelle introuvable. Quoi qu'il en soit, on souhaite attirer l'attention des lecteurs sur quelques faits qui semblent avoir échappé à la sagacité d'Edgar A. Poe, qui est le premier à avoir pris connaissance du récit d'Arthur Gordon Pym : les croquis effectués par Pym pour décrire le réseau souterrain de l'île de Tsalal ressemblent étrangement à des caractères alphabétiques et hiéroglyphiques, certains arabes, d'autres égyptiens, les derniers éthiopiens. Ils évoquent des mots qui ont rapport avec la noirceur ou la blancheur. Quant au cri de « *Tekeli-li* », l'analyse de ses différentes occurrences dans le témoignage de Pym semble indiquer un lien mystérieux avec la couleur blanche.

À la suite de cette note, il est écrit : « *J'ai gravé cela dans la roche, et ma vengeance est écrite dans la poussière du rocher.* »

## Analyse

### Sources

Pour écrire *“Les aventures d’Arthur Gordon Pym”*, Edgar Poe, s’est inspiré, d’une part, d’ouvrages décrivant des voyages maritimes, d’autre part, d’ouvrages scientifiques s’intéressant au mystère du pôle Sud.

En effet, ses histoires maritimes contiennent une matière qu’il a dû évidemment puiser hors de ses expériences personnelles. Mais il avait l’embarras du choix car les récits de voyages pullulaient à l’époque. Parmi ses sources avérées, on peut citer :

- *“Narrative of his shipwreck and consequent discovery of certain islands in the Caribbean Sea : with a detail of many extraordinary and highly interesting events in his life, from the year 1733 to 1749 as written in his own diary”* (1831) (*“Relation de son naufrage et par suite de sa découverte de certaines îles de la mer des Antilles, avec des renseignements sur de nombreux événements extraordinaires et hautement intéressants de sa vie de 1733 à 1749 tels qu’il les rapportés dans son propre journal”*), de Sir Edward Seaward, un roman d’aventures qui prétendait être le récit d’un voyage authentique, le journal réel d’un jeune Anglais qui, en 1733, avec sa femme, aurait été naufragé sur une île déserte des Antilles, y aurait fondé une colonie devenue florissante avant qu’ils reviennent en Angleterre où il aurait été fait chevalier par la reine, roman qui avait rencontré un franc succès populaire en Angleterre et aux États-Unis dans les années 1830. Edgar Poe en réutilisa un certain nombre des péripéties : l’embarquement clandestin, l’enfermement dans la cabine, le rôle du chien, etc..

- *“Mariner’s chronicle”* (*“La chronique du marin”*) d’Archibald Duncan (1834), le premier recueil en anglais de relations de tragédies maritimes, qui fut un immédiat best-seller.

- *“The rhyme of the ancient mariner”* (*“Le dit du vieux marin”*), long poème de Samuel Taylor Coleridge où l’on trouve la légende du *“Flying Dutchman”* dont serait une réminiscence probable la rencontre du navire pestiféré (mais il n’y a chez Poe, il est vrai, aucun sens de la culpabilité ni aucun remords).

- *“The adventures of a younger son”* (1831) (*“Mémoires d’un gentilhomme corsaire”*) d’Edward John Trelawny, un roman semi-autobiographique où l’auteur rapporta son expérience d’enseigne de vaisseau et de corsaire dans les eaux de la Malaisie. Sa vive description d’une tempête, d’un naufrage et de la famine subie par l’équipage d’une frégate britannique qui avait sombré semble avoir fourni à Poe l’inspiration pour créer les tribulations de Pym et de ses compagnons à bord du *“Grampus”*. Les «cadavres décharnés» de l’équipage britannique chez Trelawny se retrouvent sur le navire marchand hollandais ravagé par la peste. Il semble avoir utilisé en partie, pour définir le caractère et les actions de Pym, l’histoire, chez Trelawny, de l’épreuve subie par les marins britanniques : Pym ressemble à un des naufragés de Trelawny, le matelot Darvell, «le plus faible de la bande [qui] semblait être le seul à avoir gardé ses esprits». Quelques-unes des péripéties du naufrage sont, elles aussi, semblables : la rapide détérioration des naufragés, l’intense soif apaisée par le sang d’un compagnon. Bien que le caractère de l’habituellement sanguin Trelawny est plus proche de celui d’Augustus Barnard que de celui du mélancolique Pym, Trelawny et Pym ont de semblables cauchemars. Enfin, quand Trelawny arriva à son rendez-vous avec De Ruyter, un chef de corsaires, il fut accueilli avec une plaisanterie qui peut avoir donné l’idée à Poe de son voyage vers le pôle : «Hello, mes gars ! [...] Avez-vous croisé vers le pôle Nord et avez-vous été coincés dans un iceberg pour cent ans? »

Or c’est le voyage vers le pôle Sud qui, finalement, devint l’élément le plus important. C’était un sujet qui intéressait particulièrement Poe qui fut même obsédé par l’énigme du pôle Sud qui retenait alors grandement l’attention des savants, des journalistes et des hommes politiques états-uniens.

Il s’appuya sur plusieurs ouvrages :

- *“A voyage to the Pacific Ocean”* (Londres, 1784), le journal de voyage du capitaine James Cook.

- *“A narrative of four voyages to the South Sea, North and South Pacific Ocean, Chinese Sea, Ethiopic and Southern Atlantic Ocean, Indian and Antartic Ocean, comprising critical surveys of coasts and islands, with sailing directions, and an account of some new and valuable discoveries, including*

*the Massacre Islands, where thirteen of the author's crew were massacred and eaten by cannibals*" ("Une relation de quatre voyages dans les mers du Sud et l'océan Pacifique, la mer de Chine, le sud de l'océan Atlantique, les océans Indien et Antarctique, comprenant des inspections critiques des côtes et des îles, dont les îles du Massacre, où trente des membres de l'équipage de l'auteur furent massacrés et mangés par des cannibales"), qui fut publié en 1832 par l'explorateur Benjamin Morrell, et dont Poe a recopié plusieurs passages, notamment ceux qui concernent les descriptions des mœurs des manchots et ceux relatifs à la pêche de la biche de mer ; cet ouvrage lui a peut-être également inspiré l'idée du titre-résumé qu'il a donné à son roman.

Surtout lui qui, depuis longtemps, avait été frappé par les cartes de Mercator, « *dans lesquelles, écrivit-il, on voit l'Océan se précipiter par quatre embouchures dans le gouffre polaire et s'absorber dans les entrailles de la terre : le pôle lui-même y est figuré par un rocher noir qui s'élève à une prodigieuse hauteur* », fut séduit par l'imagination d'une Terre creuse, ouverte aux deux pôles, qu'il trouva dans :

- *'Considerations of Symzonia : a voyage of discovery'* (1820), un roman d'aventures et un de ces romans utopiques si fréquents au XIXe siècle, où la science, la fiction et la politique se mêlaient. Il aurait été écrit par un certain capitaine Adam Seaborn qui imaginait que les sphères concentriques du centre de la terre sont habitées par des êtres d'« un blanc absolu », blancs de peau, au point que les Occidentaux paraissent noirs à leurs côtés, mais blancs d'âme aussi, c'est-à-dire angéliques. Sous le pseudonyme se cacha probablement le marin John Cleves Symmes (nom que le titre "*Symzonia*" évoque manifestement) car était exploitée sa théorie qu'il avait d'ailleurs exposée dans :

- *'Symmes theory of the concentric spheres'* (1826). Depuis 1818, le capitaine Symmes exposait une théorie selon laquelle la Terre est composée de cinq sphères creuses concentriques, une ouverture de 4000 milles de diamètre assurant le passage des eaux à chaque pôle (ce qui, pour lui, expliquait les courants marins, en particulier le Gulf Stream). Pour lui, l'ouverture était entourée de glace, mais l'intérieur était chaud à cause du feu central, Les barrières de glace qu'on rencontre aux abords des pôles devaient s'estomper puis disparaître à mesure que l'on approchait de ces trous, chauffés par le feu intérieur du globe. Selon Symmes, les aurores boréales étaient le reflet de ce trou dans le ciel. Poe était fasciné par cette théorie. Ce trou chaud-froid, avec sa céleste auréole et son humidité lactescente, alimentait ses rêveries d'autant plus que la théorie de Symmes, que Thoreau mentionna aussi dans "*Walden*", eut un double rebondissement, politique et littéraire.

Le 3 avril 1836, le navigateur Jeremiah Reynolds, qui ne passait pas pour un plaisantin, proposa au Congrès des États-Unis d'organiser une expédition au pôle Sud (en France, le navigateur Dumont d'Urville préparait également son voyage) pour vérifier la véracité ou la fausseté de la théorie de Symmes. Quelques mois avant que Poe ne commence "*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*", cette proposition d'exploration polaire fut publiée sous le titre : *'An address on the subject of a surveying and exploring expedition to the Pacific Ocean and the South Seas'* ("Un discours sur le sujet d'une inspection et d'une exploration de l'océan Pacifique et des mers du Sud"). Lors de sa réédition en janvier 1837, Poe lui donna une introduction critique : *'South sea expedition : Critical notes'*, dans le "*Southern literary messenger*".

Ces ouvrages lui avaient déjà servi lorsqu'il écrivit, en 1831, "*Le manuscrit trouvé dans une bouteille*" où, déjà, il était question d'une odyssée vers le grand Sud et de l'attraction vers une cataracte géante, annonciatrice du gouffre qui se trouve à la place du pôle. Il reprit et élargit ce thème dans "*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*", où la présence du gouffre est implicite, mais induite par la vitesse croissante avec laquelle avançait le canot à mesure qu'il s'approchait du pôle et par la présence de la cataracte géante.

En juin 1837, l'éditeur Harper accepta de publier le manuscrit que Poe lui avait fait parvenir. Le roman ne parut pourtant qu'un an plus tard, en août 1838 aux États-Unis (Harper aurait attendu afin que les critiques malmenés par Poe dans ses chroniques du "*Southern literary messenger*" aient eu le temps de les oublier et ne s'en vengent pas sur le roman), puis quelques mois plus tard en Angleterre, chez les éditeurs Wiley and Putnam. Le nom d'Edgar Poe n'apparut pas sur la couverture, et il ne fut mentionné nulle part qu'il en était l'auteur.

## Intérêt de l'action

En 1836, Poe voulut faire publier un premier volume de nouvelles chez Harper. Mais l'éditeur refusa et justifia son refus en ces termes : « Nous avons trois raisons de décliner l'édition de votre ouvrage. La première est qu'une grande partie de ces textes ont déjà paru dans des périodiques. La seconde, qu'il s'agit de contes et de morceaux indépendants ; notre longue expérience nous a enseigné qu'il y a là deux sérieux obstacles au succès d'un livre. Les lecteurs de ce pays ont une préférence marquée pour les ouvrages (surtout s'il s'agit d'ouvrages d'imagination) dans lesquels une intrigue unique et cohérente occupe tout le volume ou les volumes s'il y a lieu ; et nous avons toujours constaté que la reproduction de textes de magazines, connus comme tels, est le moins rentable des produits littéraires. La troisième objection est également importante. [...] [Vos textes] ne seraient compris et goûtés que par un petit cercle et non par la masse des lecteurs [...] Il est extrêmement important pour un auteur que son premier volume soit populaire. »

Poe écrivit donc *“Les aventures d'Arthur Gordon Pym”*, en tentant de répondre aux trois objections de l'éditeur. Il avait conçu « une intrigue unique et cohérente [qui] occupe tout le volume ou les volumes s'il y a lieu », un récit pris en charge par un narrateur unique qui raconte une seule histoire (si l'on excepte le premier chapitre) : un périple maritime riche en rebondissements. Il avait choisi un sujet populaire, en écrivant un roman d'aventures qui était susceptible de plaire au grand public (les romans de Fenimore Cooper rencontraient alors un franc succès), qui était d'ailleurs alors particulièrement intéressé par les voyages d'exploration vers le pôle sud intéressait une large part de l'opinion. Gaston Bachelard a remarqué qu'à la différence de la littérature française qui est « presque entièrement absorbée par les drames sociaux », le roman de Poe est une œuvre qui traite du « drame naturel, [du] drame de l'homme en face du monde », du drame de l'aventurier solitaire. C'est un drame de la solitude, où « l'homme doit sans cesse lutter contre tout un univers ». Enfin, à l'objection selon laquelle la parution préalable en magazine serait nuisible au succès de l'ouvrage, Poe répondit par un texte pour l'essentiel inédit : deux parties seulement du roman (qui correspondent aux chapitres I à IV) avaient paru dans le *“Southern literary messenger”* (dans les livraisons de janvier et de février 1837), et elles pouvaient constituer une sorte d'amorce pour le futur lecteur du volume qui ne manquerait pas d'être intrigué par les prémices d'une histoire dont il ne savait pas quelles voies elle allait emprunter. Mais cela créa aussi une difficulté puisqu'il fallait convaincre ce lecteur qui avait pu lire les premiers chapitres de l'histoire dans le *“Southern literary messenger”*, où ils avaient paru sous la signature de Poe, qu'ils avaient en réalité été dictés par Pym lui-même. C'est à cela qu'il s'employa dans la préface du roman, rédigée, semble-t-il, au dernier moment (elle est datée de juin 1838). Le narrateur de cette préface (Arthur Gordon Pym) y déclara que c'était parce qu'il estimait que personne ne pourrait croire en la véracité de son histoire que le rédacteur en chef du *“Southern literary messenger”* (à savoir Edgar Poe) l'avait persuadé de le laisser rapporter son récit, en le publiant sous son nom et en le faisant passer pour une œuvre d'imagination. Mais, expliquait Pym, de nombreux lecteurs auraient alors écrit à la revue en expliquant qu'ils n'étaient pas disposés à croire que cette histoire n'était qu'une fiction. Convaincu et rassuré par ces réactions, Pym se serait alors décidé à rapporter dans son intégralité le récit de ses aventures.

D'autre part, de concert avec son éditeur, Poe entreprit de faire passer son roman pour une authentique relation d'un voyage de découverte aux confins inexplorés de l'océan Antarctique, et Arthur Gordon Pym pour un individu existant réellement, qui revenait justement des contrées que se proposait d'explorer l'expédition que Jeremiah Reynolds était en train de mettre sur pied.

À l'exemple ce qu'avait fait Benjamin Morrell, Poe fit suivre le titre *“The narrative of Arthur Gordon Pym of Nantucket”* d'un résumé destiné à accrocher le lecteur : « *comprising the details of a mutiny and atrocious butchery on board the American brig Grampus, on her way to the South Seas, in the month of June, 1827. With an account of the recapture of the vessel by the survivors ; their shipwreck and subsequent horrible suffering from famine ; their deliverance by means of the British schooner Jane Guy ; the brief cruise of this latter vessel in the Antarctic Ocean ; her capture, and the massacre of her crew among a group of islands in the eighty-fourth parallel of southern latitude ; together with the incredible adventures and discoveries still farther south to which that distressing calamity gave*

rise. » (« contenant les détails d'une mutinerie et d'une atroce boucherie à bord du brick américain "Grampus", faisant route vers les mers du Sud, en juin 1827. Avec la relation de la reprise du navire par les survivants ; leur naufrage et leurs horribles souffrances par suite de la famine ; leur délivrance par la goélette anglaise "Jane Guy" ; la brève croisière de ce navire dans l'océan Antarctique ; sa capture et le massacre de l'équipage dans un groupe d'îles au quatre-vingt-quatrième parallèle de latitude sud ; conjointement avec les incroyables aventures et découvertes encore plus loin vers le Sud dont ce déplorable désastre a été l'origine. »

Poe avait donc repris, dans ce qu'on intitula improprement en français 'Les aventures d'Arthur Gordon Pym', des lieux communs du roman d'aventures maritimes : la mutinerie, la tempête, le naufrage, la famine, les sauvages maléfiques, la catastrophe finale, sans oublier le vaisseau fantôme. La mer est en effet le moyen classique d'isoler un être humain parmi l'indifférence des forces naturelles et la méchanceté de ses semblables. Seul, il faut affronter l'« autre » par l'ingéniosité technique et la ruse morale, survivre donc par le fer et par le feu, par l'anthropophagie s'il le faut. Il y ajouta le thème de « l'enterrement prématuré » qui lui était propre et qui était déjà présent dans plusieurs nouvelles : "Bérénice", "La chute de la maison Usher", "Le puits et le pendule", "La barrique d'amontillado". Il fit alterner des épisodes de littérature pour adolescents, des passages documentaires recopiés verbatim, de grands moments fantastiques, des réflexions codées sur le langage et l'écriture (inaugurées au chapitre 3) et de puissantes séquences oniriques où il laissa libre cours à son imaginaire tourmenté (scènes d'enfermement, dans la cale du brick d'abord, dans les gorges de l'île ensuite ; étrangeté de « l'eau » des rivières de Tsalal au chapitre 18 [sang ou encre?], analyse d'une crise de vertige (chapitre 24), journal de la dérive jusqu'à la faille laiteuse du pôle Sud [dont la nature géophysique était encore incertaine quand le roman fut écrit] au chapitre 25). La fin, en queue de poisson (c'est aussi le point faible de plus de ses nouvelles), fait irrésistiblement penser à celle de l'"Histoire vraie" de Lucien.

La publication en feuilleton et la maladresse d'un jeune auteur expliquent en partie la structure de ce roman à épisodes, auquel l'emboîtement donne une allure de roman à tiroirs. On peut distinguer trois grandes parties :

- la première est le récit de la mini-odyssée, de l'escapade d'adolescents à bord de l'"Ariel", leur naufrage et leur sauvetage ;
- la deuxième est consacrée à l'embarquement clandestin de Pym à bord du "Grampus", à la mutinerie de l'équipage, au naufrage du bateau, à l'anthropophagie et au sauvetage ;
- la troisième, sur la "Jane Guy", décrit l'exploration du Pacifique Sud, le débarquement sur l'île noire, le massacre de l'équipage par les indigènes, et la fuite de Pym, sur un canot, vers le pôle Sud, où il s'engloutit au seuil d'une ultime découverte. Le dernier chapitre, qui aboutit à un journal de bord resté inachevé, interrompu et retrouvé après la disparition du navigateur, laisse l'impression que Poe n'avait pas vraiment planifié le déroulement de son roman, qu'après avoir attiré le lecteur jusqu'au bord d'un grand mystère par toute une série de noires promesses, il s'est aperçu qu'il n'avait ni mystère ni secret à dévoiler, ou du moins, rien qui concorde avec les indices qui y menaient. Il termina donc abruptement cette histoire qui tournait à l'« hoax », au canular, et, pour faire passer la chose, pour accréditer le témoignage de Pym, il ajouta une « note » en conclusion, dans laquelle l'interruption du récit fut attribuée à sa mort prématurée, l'auteur de cette « note » se donnant même l'élégance de critiquer « les faits qui ont, sans aucun doute, échappé à l'attention de M. Poe ».

On peut considérer qu'une telle structure souffre d'un manque d'unité. Les deux premières parties ont une tonalité très différente de la dernière, au point que plusieurs exégètes ont supposé qu'il s'agissait de trois histoires distinctes arbitrairement reliées par la présence d'un même narrateur.

Pourtant, Poe, reprenant la distinction qu'avait établie Coleridge entre « fancy » et imagination, estimait qu'une œuvre d'art véritable ne peut se satisfaire du simple agencement des péripéties (qui relève de la « fancy »), mais que celui-ci doit être mis au service de « l'idéal » (la sensation de la présence, derrière la lettre du récit de quelque chose d'inexprimable), tâche qui relève quant à elle de l'imagination, et dont le résultat sur le plan formel doit être une intrigue cohérente. En effet, dans son compte rendu de "Night and morning", de Edward Bulwer-Lytton, il observa : « La plus grande complexité des péripéties n'aura pas une intrigue pour résultat, intrigue dont la définition appropriée

*est une chose dont on ne peut déplacer la moindre partie sans détruire le tout.* » On peut donc se demander si l'agencement des péripéties des "Aventures d'Arthur Gordon Pym" qui semble incomplètement maîtrisé n'a pas au contraire été rigoureusement travaillé, si le roman, loin d'être une accumulation incohérente d'horreurs, n'est pas construit avec rigueur et adroïtement mené.

En effet, on peut trouver à cette structure de répétition une profonde signification si l'on remarque que les trois parties, en apparence séparées, sont en réalité liées, prémonitoires les unes des autres :

- le naufrage de l'"Ariel" annonçait celui du "Grampus" qui annonçait la destruction du "Jane Guy" ;
- l'ivresse d'Auguste annonçait les ivresses mortelles à venir, le motif de l'alcool et de l'ivresse revenant à trois reprises ;
- la désobéissance du second du "Pingouin" annonçait la mutinerie du second du "Grampus" ;
- l'enfermement de Pym dans la cale du "Grampus" annonçait l'éboulement puis l'engloutissement dans la montagne de Tsalal, et, dans les deux cas, ressurgit chez lui l'épouvante de « l'ensevelissement prématuré » ;
- Pym se travestit deux fois en marin (chapitres II et VIII) ;
- le cuisinier noir, le plus féroce de tous les mutins, préluait la sauvagerie des natifs de l'île de Tsalal ;
- le vaisseau fantôme, avec sa cargaison de morts, annonçait le cannibalisme ;
- l'étrange animal blanc rencontré au début de la troisième partie réapparut à la fin du roman.

La succession des naufrages, la série des ensevelissements annonçaient le passage définitif du voyage horizontal au voyage vertical. Chaque épisode préfigurait la chute dans le trou, but ultime de la quête abyssale. Ce flirt au bord du gouffre implique une tension orgasmique, qui est le suspens du livre, et qui ne peut mourir que de la détumescence connaissance finale.

Mais les aventures sont graduées dans la gravité et dans l'horreur ; les traumatismes se succèdent selon un suspens gradué, chaque épisode étant la préparation du suivant, qui le dépassera en horreur : du naufrage à l'anthropophagie, de l'ensevelissement souterrain à l'engloutissement sous-marin. Car la fin même, si elle comporte peut-être une révélation, cache une nouvelle catastrophe. L'ultime apparition n'est peut-être qu'un mirage, dissimulant un autre étage dans l'escalade de la terreur. L'odyssée énigmatique d'Arthur Gordon Pym, le mystère qui plane autour de sa disparition au large du pôle sud, ainsi que la nature de la « *silhouette voilée* » qui clôt le récit ont donné lieu aux interprétations les plus diverses et les plus contradictoires.

On peut considérer que la structure du livre est moins décousue que délibérément « épisodique », qu'elle peut se comparer au déferlement de vagues de plus en plus violentes. Chaque désastre formerait ainsi un creux de vague, un gouffre (image récurrente du livre), qui se creuse chaque fois davantage jusqu'au maelstrom final du pôle. Chaque fois, il faut en sortir : sortir de la tempête, de la cale, de la mutinerie, du naufrage, du radeau, de la caverne, de l'île... L'intrigue présente de multiples renversements de situations, enchaîne espoirs et désespoirs par une ironie dramatique permanente. Car Pym ne se sort d'une horreur que pour tomber dans une plus grande terreur. Chaque objet, chaque être change de nature. D'abord salut, il devient menace. Le chien fidèle devient fauve. L'ami, en s'enivrant, fait couler le canot. La cale, d'abord sécurisante comme le huis clos utérin, devient une tombe. Le navire sauveteur devient vaisseau fantôme. La tempête sauve les héros des mutins pour en faire des naufragés. Le vin les sauve pour les perdre. Les indigènes les accueillent pour les anéantir. Pym se sauve pour se perdre...

Cette progression dans le temps, l'espace et l'horreur facilite la crédibilité, la « suspension volontaire de l'incrédulité » : on s'éloigne progressivement de la banalité de la vie réelle pour s'enfoncer dans le fantastique à de grands moments (comme le passage de ce navire dont tout l'équipage mort paraît d'abord en vie, au chapitre 10) ; on évolue successivement de ce qu'il y a de pire dans la société (mutinerie, massacre) à ce qu'il y a de pire dans la nature (tempête, naufrage, île noire, ensevelissement), enfin à ce qu'il y a de pire dans la surnature. De plus, cette progression marque aussi une évolution morale et métaphysique : on passe insensiblement du péché véniel de mensonge et de désobéissance, au délit d'embarquement clandestin, puis au crime d'assassinat, avant de passer à l'abomination du cannibalisme.

On peut considérer aussi que le roman est construit sur le modèle du mouvement de la mer, avec ses crêtes et ses creux : à chaque crête le nouveau conflit se résout en violence, avant que la tension ne

retombe pour remonter une nouvelle fois avec plus d'intensité que la précédente. Cette tension, qui se manifeste également dans l'alternance d'espoir et de désespoir qui rythme le récit (ainsi dans le long épisode de la cale du "Grampus"), est particulièrement manifeste lors de l'épisode du « *brick mystérieux* » (le navire hollandais rempli de cadavres, grotesque tombe flottante), au cours duquel les naufragés ont cru être proches de la délivrance avant de voir leurs espoirs déçus. Cet épisode est significativement introduit par Pym comme « *gros d'abord d'extrême joie et ensuite d'extrême horreur* » (début du chapitre X). Pym et Peters ne réchappent de l'engloutissement sous la montagne que pour se rendre compte qu'ils sont enterrés vivants ; ils parviennent à se dégager, mais leur situation est alors « *à peine moins terrible que la précédente* » : ils ont comme alternative la captivité ou la mise à mort par les sauvages (chapitre XXII).

À cette récurrence formelle s'en ajoute un autre, thématique : chaque épisode contient une révolte et un renversement de l'autorité. L'insoumission fut en premier lieu celle de Pym qui prit la mer contre la volonté de sa famille (qui n'était pas au courant de son équipée à bord de l'"Ariel", et s'opposa à son embarquement sur le "Grampus".) Puis elle fut celle aussi des marins qui se sont révoltés contre l'autorité de leur capitaine, à bord du "Pingouin" puis à bord du "Grampus" (où la révolte est double puisque ce fut une seconde mutinerie qui fit de Pym, Auguste et Peters les maîtres de l'épave). Poe a ménagé de multiples renversements de situations où le roman d'aventures vire à la farce philosophique, chaque effort de résistance à la mort introduisant à des dangers plus terribles et chaque catastrophe ouvrant un nouvel espace inespéré de survie.

Dans ce roman d'aventures exubérant, Poe, comme dans toutes ses autres œuvres, se laissa aller à des faiblesses que certains critiques se sont plu à stigmatiser. Il faut admettre que le nouvelliste ne fut pas à l'aise sur la distance du roman, qui souffre de pertes de tension et de longueurs. Surtout, dans cet ouvrage de jeunesse, qui est inégal mais dont quelques pages, il est vrai, comptent parmi les meilleures de Poe, dont certaines mêmes sont d'une beauté et d'une hardiesse qu'il n'a guère dépassées, il eut trop tendance à tirer à la ligne, commit des invraisemblances, des incohérences (en particulier dans la datation des épisodes du récit, ce qui fut relevé par Baudelaire), des inadvertances si évidentes que même le lecteur le moins averti les perçoit.

Il ne tint pas compte des lois du genre, de la crédibilité ou de la vraisemblance, de la nécessaire continuité. Ainsi, lorsqu'Auguste vint libérer Pym dans la cale du "Grampus", il fut tout près de rebrousser chemin avant d'avoir retrouvé son ami, qu'il crut mort. Mais, explique Pym, « *Plusieurs années se sont écoulées cependant avant que j'aie eu connaissance du fait. Une honte naturelle et un remords de sa faiblesse et de son indécision empêchèrent Auguste de m'avouer tout de suite ce qu'une intimité plus profonde et sans réserve lui permit plus tard de me révéler.* » (chapitre V). Or, peu après avoir ainsi laissé clairement entendre que son ami survivrait encore au moins « *plusieurs années* » à cette aventure, Pym rapporta sa mort car, un mois à peu près après avoir libéré son compagnon, malade, blessé et épuisé par les privations, il succomba lors de l'épisode de la famine. De même, le destin du chien de Pym, Tigre, fut laissé en suspens. Cet animal, dont il indiqua qu'il lui portait « *une affection de beaucoup plus ardente que l'affection commune* » (chapitre II), qui avait joué un rôle si important en, véritable « *deus ex machina* », aidant Pym et ses compagnons à s'emparer du "Grampus" (chapitre VIII), disparut du récit sans explications, sans laisser de trace, comme si l'auteur l'avait oublié en route. Mais ne constituait-il pas une « *provision de viande* » qui eût annulé l'épisode de la famine et surtout sa conclusion fatale, cette scène de cannibalisme que le sadisme macabre de Poe devait caresser depuis longtemps ; sans compter qu'il eût eu plus de peine à sacrifier le chien qui l'avait sauvé, à la place du mutin sinistre et malchanceux.

Enfin, l'incohérence fondamentale du roman réside dans le fait d'avoir choisi de faire raconter à la première personne, par un narrateur censé en être revenu, un périple qui ne pouvait qu'être sans retour. Ce « *récit* » fait par Arthur Gordon Pym est présenté au lecteur par le relais d'une série d'instances, dont Poe lui-même.

### Intérêt littéraire

Dans "*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*", Poe put donner libre cours à un goût de l'intensité, aux frontières de l'onirisme : "*Je rêvais de subir toutes les sortes d'horrible mort ; d'être déchiré par des requins, par des tigres ; de suffoquer par noyade, mon crâne étant brisé comme une noix entre la énormes mâchoires d'un crocodile.*"

### Intérêt documentaire

Dans le roman que sont "*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*", qui fut publié comme le récit d'un authentique voyage, Poe manifesta une volonté quasi didactique qui l'amena à étaler le lexique de la navigation maritime ; à montrer l'utilité des techniques qu'apprend Pym : faire le point, gouverner, manœuvrer, mettre à la cape ; à s'étendre sur des descriptions de la manière de bien arrimer une cargaison, « leçons de choses » encombrantes, qui sentent le remplissage ou, en tout cas, sont intégrées de manière superficielle à un texte qui charrie des corps étrangers qui n'ont pas du tout été assimilés.

Surtout, Poe entendait rapporter une expédition au pôle Sud (placée d'ailleurs parmi l'histoire de cette navigation), s'attaquant, comme on l'a indiqué, à deux énigmes géographiques qui passionnaient l'époque : la nature du pôle Sud qui était encore alors inexploré, mais sur lequel couraient bien des rumeurs, et la nature même du globe terrestre. On a vu qu'il avait adopté la théorie du capitaine Symmes, ce qui explique que Pym, en se rapprochant du pôle Sud, entra dans une mer et une atmosphère de plus en plus chaudes, que Poe ait pu imaginer l'Antarctique comme jouissant d'un climat doux, d'une flore et d'une faune tropicales si près du pôle Sud.

On peut remarquer que Pym appliqua le principe qu'édicta à Psyché Zénobie le directeur du "Blackwood" : « *Si vous êtes pendu, n'oubliez pas de tenir un journal de vos sensations. Elles vous vaudront dix guinées la page.* » Au moment de sa disparition, il nota rigoureusement les dates, sa position (84 degrés de latitude sud) et même la température de l'eau. Son radeau ivre gardait un sextant. Faute de pouvoir échapper à la catastrophe, il fit de sa mort un reportage, l'humour noir et la curiosité étant ici les garde-fous de la terreur.

Là encore, Poe s'est plu à accumuler une masse de détails matériels qui donnent l'impression d'avoir été artificiellement plaqués sur le récit, s'est permis de nombreuses digressions encyclopédiques,

### Intérêt psychologique

On peut voir dans "*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*" un roman de formation qui s'inscrit dans une tradition tout à fait classique car il montre l'initiation d'un adolescent qui devient un homme puis un disparu dans le secret de l'Ultima Thulé. Pym partit en mer pour trouver le monde, et pour se trouver, pour se tester.

Cette formation commença par la révolte contre la famille avec une désobéissance, un mensonge (la fausse lettre d'invitation), une fugue, le refus de reconnaître le grand-père qui surprit le fugueur qui prit l'apparence d'un marin ivre pour le tromper. Cette première transgression eut lieu dans le premier chapitre, qui se situe dix-huit mois avant le vrai voyage, alors que Pym était un enfant mais qui fit preuve de duplicité, parvenant à cacher son expédition nocturne à bord de l'"Ariel" avec Auguste : « *Les écoliers sont capables d'accomplir des miracles en fait de tromperie* » (chapitre I), commenta-t-il. Mais ce fut la rupture essentielle, la transgression originelle dont allaient découler successivement l'initiation puis la révélation. Elle fut suivie d'une série de ruptures des autres liens de protection : la rupture avec la terre que fut l'embarquement ; la rupture avec la loi sociale que fut l'embarquement clandestin. "*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*" sont une escalade perpétuelle dans la transgression, escalade terrifiante, mais consciente et délibérée.

Ces éléments sont à l'évidence autobiographiques. La date même de l'embarquement de Pym est celle de la rupture de Poe avec sa famille adoptive, le 20 juin 1827. Il a donné à son personnage son errance, son instabilité et ses habitudes déambulatoires, son alcoolisme aussi.

Le voyage initiatique dura symboliquement neuf mois : du 20 juin 1827, quand Pym embarqua sur le "Grampus", au 22 mars 1828, quand il disparut au pôle Sud. Le voyage, et avec lui l'apprentissage, ne fut pas seulement rapide : il s'accéléra. Ce picaro des mers qu'il était ne flâna pas d'aventure en aventure.

Pourtant, le personnage est faible. Sauf à deux reprises dans le cours du roman (c'est lui qui eut l'idée de se déguiser en fantôme pour tromper les mutins du "Grampus" [chapitre VIII] et c'est lui qui poussa le capitaine de la "Jane Guy" à prolonger son expédition vers le sud), Pym fut un héros étrangement passif, à qui les choses arrivaient, qui était soumis à l'action, qui n'était guère que le témoin des événements qui survenaient et qu'il subissait. Marie Bonaparte, malgré les excès schématiques de son étude psychanalytique, révéla le caractère onirique du roman : Pym garde la passivité, l'horreur médusée du rêveur porté par ses fantasmes et s'y engouffrant sans pouvoir se défendre.

Sa faiblesse se manifesta encore par sa crainte de « l'ensevelissement prématuré » : « *J'essayais en vain de raisonner sur la cause probable qui me murait ainsi dans ma tombe [...] Je m'abandonnais sans résistance aux imaginations les plus noires, parmi lesquelles se dressaient principalement, écrasants et terribles, la mort par la soif, la mort par la faim et l'ensevelissement prématuré.* » (chapitre II) - « *Je crois fermement qu'aucun des accidents dont peut être semée l'existence humaine n'est plus propre à créer le paroxysme de la douleur physique et morale qu'un cas comme le nôtre : Être enterrés vivants !* » (chapitre XXI).

Mélancolique, il était victime du « démon de la perversité » (« *the imp of the perverse* »), qui n'était pas chez Poe (qui le montra dans ses nouvelles, "Le démon de la perversité" et "Le chat noir") du cynisme ou de l'immoralité, mais cette étrange impulsion qui nous pousse à agir « *par la raison que nous ne le devrions pas* », qui lui fit désirer l'aventure, non pour ses agréments, mais pour ses dangers : « *Toutes mes visions étaient de naufrage et de famine, de mort ou de captivité parmi les tribus barbares, d'une existence de douleurs et de larmes, traînée sur quelque rocher grisâtre et désolé, dans un océan inaccessible et inconnu. De telles rêveries, de tels désirs [...] sont fort communs, on me l'a affirmé depuis, parmi la très nombreuse classe des hommes mélancoliques...* » (début du chapitre II). Ce fut ce même « démon de la perversité » qui le poussa à boire d'un trait la bouteille de liqueur dans la cale du "Grampus", lorsqu'il se rendit compte qu'il n'avait plus rien à manger ; il se dit alors « *emporté par un de ces accès de perversité semblables au mouvement d'un enfant gâté dans un cas analogue* ». Enfin, lorsqu'il descendit une falaise après s'être extrait du labyrinthe montagneux de l'île de Tsalal, Pym expérimenta directement le sentiment décrit par le narrateur du "Démon de la perversité" à propos de l'appel du gouffre : il fut saisi, expliqua-t-il, « *d'un immense désir de tomber, - un désir, une tendresse pour l'abîme ! une passion absolument immaîtrisable !* » (chapitre XXIV). Il n'était pas poussé par l'espoir d'une grâce qu'il n'attendait pas, ni par la quête d'un amour (qui est absent de ce livre sans femme), mais par une curiosité morbide, névrotique, suicidaire, mais de sang-froid, qu'on a pu comparer à l'« instinct de mort », qui déclenche la rupture et tend le suspens. Doit-on, pour autant, voir en son nom l'anagramme de « *imp* »?

Admettant l'incertitude de sa conduite, il nota cependant que, bien qu'il était « *d'une délicate constitution* », il souffrait « *moins que les autres [...] retenant les pouvoirs de son esprit à un surprenant degré* ».

Mais la formation, la quête de soi, c'est aussi la perte de soi. Rester dans l'ignorance du danger et du mal, c'est rester dans son moi originel enfantin, tandis que, si satisfaire sa curiosité fait devenir adulte, c'est aussi une action dangereuse, d'autant plus que, dans la dernière partie, Pym passa de l'apprentissage du naturel, pour horrible qu'il était, à l'initiation au surnaturel, en quoi consistait la révélation. Sa dérive était irrémédiable, mais connue. Il mesura la catastrophe, son désir de savoir étant plus fort que la peur. « *Je ne craignais pas de regarder des choses horribles, mais j'étais épouvanté à l'idée de ne RIEN voir.* » Parce que l'horreur est l'apaisement de la terreur : la vue de l'objet craint met un terme au suspens.

"*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*" devint une quête du trou, le trou sacré et redouté qu'il trouva au pôle Sud, dont, dès le début, il avait ressenti le désir névrotique de percer le secret, vers lequel il avait été aspiré, comme s'il était englouti d'avance dans ce grand sphincter d'expulsion qui est cette naissance à l'envers qu'on appelle la mort, dans ce gouffre qui obséda Poe, obsession qu'il révéla

dans ses nouvelles par ses descriptions de maelstroms, d'ensevelissements, de caves, d'enterrements prématurés. On a pu donner à ce trou une signification gynécologique. Mais il faut se méfier des simplifications psychanalytiques qui font voir dans cette tension qui porte le voyageur une transgression vers un territoire interdit, un tabou affronté à la fin qui serait incestueux !

### Intérêt philosophique

“*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*”, apparemment si simples, sont en fait le texte le plus énigmatique de Poe. Sa désinvolture à l'égard du roman s'expliquerait parce qu'il a voulu faire autre chose. Sous l'apparence d'un roman d'aventures qui n'était qu'un prétexte, il aurait finalement exprimé des idées politiques, morales et métaphysiques.

Le sens politique : Baudelaire voulut voir en Poe « un cerveau singulièrement solitaire » (“*Edgar Poe, sa vie et ses œuvres*”, chapitre I). Mais il fut un homme de son temps et de son pays, le Sud. Il fut même un Sudiste convaincu, et doublement parce qu'il était déraciné et parce qu'il était un pauvre Blanc. Il fut un Sudiste raciste qui ressentit la grande peur atavique que les Noirs inspiraient aux Sudistes, qui prononça des diatribes réactionnaires contre la démocratie, qui considérait que l'institution de l'esclavage était « *la base de toutes nos institutions* », qui attaqua les partisans de l'abolition de l'esclavage, comme James R. Lowell. Vingt ans avant la guerre de Sécession, alors que le conflit entre Sud et Nord se distinguait déjà, il prit position contre « *la canaille* » yankee, comme il disait, contre le mouvement d'industrialisation, particulièrement sensible dans le nord du pays. D'autant plus que les événements se précipitaient : le soulèvement de Nat Turner en 1831 avait donné l'alerte. L'esclavagisme était de plus en plus contesté aux États-Unis ; les signes de l'abolition de l'esclavage se multipliaient : création de la “Société américaine contre l'esclavage, publication de “*La Bible contre l'esclavage*” de Theodore Weld. Pour contrer ce mouvement, l'écrivain et ami de Poe James Kirke Paulding s'était attelé à la rédaction d'un plaidoyer de l'esclavage, “*Slavery in the United States*”, qui parut en 1836, dont Poe fit un compte rendu enthousiaste, qu'il conclut par ces mots : « *C'est la volonté de Dieu qu'il en soit ainsi* ». C'est le même Paulding qui, en 1836 également, conseilla à Poe d'écrire un roman qui serait un élément de défense de la pigmentocratie sudiste, élément qu'il n'introduisit nulle part ailleurs dans son œuvre.

Il fit du voyage de Pym une constante dérive vers le sud (où on a cru pouvoir voir le symbole de sa reconquête de la réalité du Sud des États-Unis), qui le fit passer par l'épreuve de Tsalal, monde noir qui était séparé du monde blanc par le gouffre de la distance, des différences de peaux, de langues, de religions, de faunes, de flores. La nature y était trompeuse, le décor de l'île étant en effet dynamiquement troublé puisque l'eau était gluante, la terre savonneuse et noire.

Surtout, la méfiance, la répulsion, l'antagonisme entre indigènes et étrangers furent magnifiés par la différence de couleur. On peut remarquer que la première image qui vint à l'esprit de Pym lorsqu'il découvrit l'île était une réminiscence du sud agricole des États-Unis : « *Nous vîmes un singulier rocher, faisant promontoire, qui imitait remarquablement la forme d'une balle de coton cordée.* » (chapitre XX). Les réactions de ses habitants noirs, qui pour marquer leur étonnement et leur plaisir « *clappaient des mains, se frappaient les cuisses et la poitrine et poussaient des éclats de rire étourdissants* » (chapitre XVII) rappellent caricaturalement les comportements outranciers et comiquement grotesques des « nègres » des « minstrel shows », spectacles au cours desquels des saltimbanques blancs se déguisaient en Noirs pour mettre en scène sur le mode burlesque les stéréotypes racistes du Noir enfantin et joyeux. Poe mit d'ailleurs en scène de tels stéréotypes dans “*Le scarabée d'or*”, dans “*Le journal de Julius Rodman*”, sans parler des figures simiesques du “*Double assassinat dans la rue Morgue*” et de “*Hop Frog*”.

Mais les Noirs de Tsalal cachaient derrière cette simplicité puérile des desseins aussi sombres que la couleur de leur peau, montrant par là leur parenté de nature avec le cuisinier noir, le plus féroce de tous les mutins du “*Grampus*”, ce « *parfait démon* » qui massacrait à la hache les marins restés fidèles au capitaine Barnard (chapitre IV). Le monde de Tsalal était absolument noir (les dents mêmes des indigènes étaient noires !). Ce noir venait pour une bonne part du roman gothique qui dérivait d'une longue tradition mythique : signe de la noirceur morale, le noir est traditionnellement associé à

Satan. Après que les habitants de Tsalal aient finalement révélé leur vraie nature, Pym affirma qu'ils appartenaient à « *la race [...] la plus positivement diabolique qui ait jamais habité la face du globe* » (chapitre XXIV). Ces hommes, qui parlaient en sifflant, vivaient en bonne intelligence avec des serpents gigantesques (« *Un ou deux serpents d'un aspect formidable traversèrent notre chemin, mais les naturels n'y firent pas attention, et nous en conclûmes qu'ils n'étaient pas venimeux* », rapporta Pym lors de son investigation sur l'île [chapitre XIX]) ; or les serpents étaient considérés comme des avatars du diable. Ils seraient le peuple du prince des ténèbres, Tsalal figurerait l'Enfer, et son étrange eau pourpre le Styx. Leur ennemi, c'était le blanc sous toutes ses formes : mouchoir, voile, œuf, farine, et surtout l'homme blanc lui-même.

Une grande attention fut accordée à la langue de Tsalal, Poe prêtant à Pym son intérêt pour les décryptages (qu'il montra en particulier dans "*Le scarabée d'or*"). Déjà, dans les ténèbres absolues de la cale, il avait déchiffré à tâtons le message annonçant la mutinerie fomentée par le cuisinier noir. Il déterminait qu'on parlait à Tsalal un mélange d'éthiopien, d'arabe et d'égyptien, mais surtout d'hébreu, que la note finale décrypta. Le nom de l'île noire, Tsalal, dériverait de l'hébreu « *être sombre* ». Le nom de la capitale, le village de Klock-Klock, signifierait « *être noir* ». Le nom du chef de la tribu, Too-Wit, signifierait « *être sale* », et celui du roi de l'archipel, Tsalemon (sonorités qui évoqueraient plus ou moins le nom de Salomon), signifierait « *être ténébreux* ». Le titre de « *Wampoos* » et « *Yampoos* » que portaient les notables noirs rappelle trop les « *Yahoos* » de Swift pour ne pas suggérer le mépris. Sous l'esbrouffe linguistique et le goût de Poe pour la mystification et les cryptogrammes, on discerne donc peu à peu une logique raciste.

Il n'est pas anodin d'avoir fait s'exprimer des Noirs comparables aux esclaves qu'on pouvait voir à l'époque en Virginie dans la langue de la Genèse, car, dans cette perspective, le cri de « *Tekeli-li* » pourrait être mis en rapport avec le « *Mane Tecel Phares* » de la Bible, inscription que le roi Balthazar avait vue en songe gravée sur les murs de Babylone, qu'il chargea Daniel d'interpréter : celui-ci lui expliqua que ces mots signifiaient que la fin de son règne et de son royaume étaient imminents (Daniel, V,25-31) ; or « *Tecel* » est « *Tekel* » dans la transcription anglaise. Derrière cette malédiction, il faudrait voir ici une autre malédiction biblique : celle qui condamne à l'esclavage les fils de Cham qui, selon la Bible, sont les ancêtres du peuple noir, et dont la Genèse dit qu'ils étaient allés s'installer dans les régions les plus australes de la Terre. Pour cautionner son horreur du Noir, Poe la rattachait donc à une révélation divine. Et c'est parce qu'il n'aurait pas trouvé cette condamnation assez explicite qu'il en aurait forgé une de son cru pour la mettre en conclusion de son livre : « *J'ai gravé cela dans la montagne, et ma vengeance est écrite dans la poussière du rocher.* »

Poe aurait ainsi fantasmé dans son roman la damnation du peuple noir des États-Unis et le cauchemar du Sud esclavagiste : l'effroi devant la brutalité supposée des Noirs, la peur d'y exposer une mère ou une soeur, la peur irraisonnée qu'éprouvaient les Blancs du Sud d'être submergés par un soulèvement massif des esclaves noirs : comme l'écrit Pym, les Noirs de Tsalal étaient les sauvages les plus sanguinaires et les plus hypocrites que la terre ait portés. Est-ce trop solliciter le texte de prétendre que ce testament de Pym était une mise en garde contre l'abolition de l'esclavage et l'égalité politique des Noirs? Il dénonçait, au nom de la loi divine, la révolte contre nature des Noirs contre leurs maîtres blancs. Accorder des droits politiques aux Noirs impliquerait la division et la perte du royaume, selon la prophétie de Daniel, recyclée par Pym.

Le sens moral : "*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*" qui sont, d'une part, fortement marqués par les conflits d'homme à hommes, par le conflit entre l'être humain et la nature, sont également le théâtre d'un conflit entre la réalité et l'apparence. Pym est entraîné dans une vie où rien n'est stable, où rien n'est jamais réellement connu. Les êtres et les choses n'étaient jamais réellement ce qu'ils paraissaient être de prime abord : Auguste semblait avoir toute sa raison lorsqu'il avait proposé à Pym une sortie nocturne en mer à bord de l'"Ariel", alors qu'il apparut un peu plus tard qu'il était en réalité « *bestialement ivre* » (chapitre I) ; ce qui semblait être un marin qui de loin les encourageait « *à prendre patience [les] saluant joyeusement de la tête [...] souriant constamment, comme pour déployer une rangée de dents très blanches* » s'avéra être en réalité, comme Pym s'en aperçut lorsque le navire sur le gaillard d'avant duquel se tenait la silhouette se rapprocha de l'épave du "Grampus", un cadavre affreux dont « *les yeux n'existaient plus, et [dont] toutes les chairs de la bouche rongées laissaient les*

*dents entièrement à nu*» (chapitre X) ; les sauvages de l'île de Tsalal semblaient accueillants, alors qu'il ne s'agissait que d'une ruse pour endormir la méfiance des voyageurs, etc. Parfois, pourtant, cette duplicité du réel favorisa les protagonistes : lorsque l'épave du "Grampus" finit par chavirer, Pym nota que cet accident « *avait finalement tourné à [leur] profit plutôt qu'à [leur] dommage* », parce qu'il leur révéla la présence sur la coque du bateau de coquillages comestibles qui allaient leur permettre de ne pas mourir de faim (chapitre XIII).

L'affrontement du blanc et du noir est aussi celui du Bien et du Mal. Mais il a été interprété par la psychanalyste Marie Bonaparte d'une façon tout à fait étonnante. Pour elle, tandis que l'île noire de Tsalal représenterait un fantasme cloacal, l'ensevelissement de Pym, son périple souterrain, ayant d'ailleurs des allures d'odyssée intestinale que les dessins de Poe confirment, tandis que « *Tekeli-li* » s'apparenterait au « tickling » de la titillation érotique, la progression finale vers le blanc serait une remontée vers la mère. Classant les œuvres de Poe en deux grandes catégories, le « cycle du père » et le « cycle de la mère », elle plaçait le roman dans cette dernière car, en tant que roman maritime, il serait pétri de symbolisme maternel, en vertu de l'association inconsciente mais universelle entre la mer et la mère (« La mer est pour tous les hommes l'un des plus grands, des plus constants symboles maternels »). Le "Grampus", dans la cale duquel était enfermé Pym, serait une représentation symbolique de la mère, et la réclusion de Pym un « fantasme du retour dans le corps maternel ». Quant aux rébellions successives dont le navire est le théâtre, elles seraient des conflits œdipiens, « comme le sont d'ailleurs toutes les révolutions », ajoute Marie Bonaparte : les fils se révoltent contre le père afin d'assouvir leurs désirs incestueux pour la mère. La troisième partie du roman, l'épisode de l'île de Tsalal, serait la répétition amplifiée de la même thématique : l'île toute entière serait une représentation symbolique du corps de la mère, et l'eau étrange, veinée, de couleur rouge, serait du sang, le sang de la mère : « Et l'île où abordent Pym le fils et Peters le héros [...] est à nouveau conçue anthropomorphiquement sur le modèle du corps maternel que parcourent, nourriciers, des ruisseaux d'une eau qui est du sang. » Quant à la couleur noire, qui est « l'emblème de cette île », elle indiquerait que « le corps maternel y apparaît cette fois conçu comme du dedans, comme pourrait le voir le fœtus, s'il ouvrait les yeux et pouvait regarder ». L'ensevelissement de Pym et de Peters dans les entrailles de l'île serait la matérialisation du même fantasme que celui qui s'exprimait dans la réclusion de Pym dans la cale du "Grampus", mais « sur une échelle bien plus vaste ». Quant aux schémas dessinés par Pym, ils ne devraient pas être compris seulement comme des caractères alphabétiques : ils rappellent également « les courbures des intestins » : c'est ainsi que, « tel l'enfant qui ignore le vagin et l'utérus, mais connaît naturellement les fonctions digestives se représente volontiers [...] la naissance devant avoir lieu par l'anus », Poe aurait symboliquement donné corps à « ses plus primitifs désirs ». La sortie hors du labyrinthe souterrain fut dans cette perspective assimilée à un accouchement, tandis que la blancheur laiteuse de la mer sur laquelle voguèrent ensuite les rescapés serait évidemment à mettre en rapport avec le lait maternel, et que l'apathie qui gagne Pym et Peters rappellerait « l'engourdissement, l'abandon bienheureux et sans pensée du nourrisson sur le sein maternel qu'il vient de téter ». Les hommes noirs de Tsalal auraient eu pour fonction de punir les hommes blancs, dont la blancheur des dents semblait indiquer « qu'elles étaient maculées de lait impliquant un rapport avec la mère », en vertu de ce tabou de l'inceste qui pèse sur la mère, et sur les désirs interdits que les hommes éprouvent pour elle. Le blanc leur aurait inspiré de la terreur car, pour eux, s'approcher du trou serait commettre la suprême transgression, celle de ce tabou. La blancheur laiteuse de la mère aurait été littéralement défendue par les Noirs, gardiens du tabou, qui auraient tué l'équipage pour le sauver du suprême péché. C'est la force de ce tabou qui cause la mort de Nu-Nu, le sauvage pris en otage par Pym et Peters (il « est tué par le tabou de la mère, au moment où trop il approchait de celle-ci »), tandis que pour ces deux derniers la silhouette voilée, en réalité la mère, « dans un grandiose fantasme de désir, rouvre, à ses deux fils, ses flancs blanc de lait ». Du moment que Pym a réussi à retourner dans le giron de la mère, son récit fut considéré par Marie Bonaparte comme achevé : « Qu'aurait en effet pu ajouter Edgar Poe après l'apparition suprême de la mère ? quels mystères touchant la mère auraient donc pu être dévoilés ? Le récit se termine légitimement sur le point d'interrogation relatif à ces insondables mystères et sur la vision éblouie de la mère dans sa symbolique blancheur ». Les derniers mots du roman, néanmoins, étaient lourds de menace : « *J'ai gravé cela dans la montagne et ma vengeance est inscrite dans la poussière du rocher* », a écrit une

main anonyme. À qui appartient donc cette main? « Nous dirons : [au] père », répondit Marie Bonaparte. « C'est lui en effet qui a posé, préhistoriquement, les tabous de l'île de Tsalal. C'est sa défense qui arrête les fils noirs, les mauvais fils, devant la blancheur de la mère. C'est sa défense qui, biographiquement, arrêta Poe devant la femme, toute sa vie ». Marie Bonaparte concluait son étude en évoquant « le chant à deux portées qu'est le récit d'Arthur Gordon Pym », dont le contenu manifeste recouvrirait un contenu latent que l'analyse était censée avoir mis au jour ». Dans cette lutte entre Blancs et Noirs autour d'un tabou, l'interprétation psychanalytique se rattacherait à l'analyse politique, mais Marie Bonaparte l'a omise, même si l'opposition raciste fut soulignée par le caractère religieux du tabou qui frappait le blanc. On lui a reproché une volonté outrancière de trouver dans chaque épisode du roman la confirmation du diagnostic qu'elle avait préalablement établi sur le cas d'Edgar Poe, une ingéniosité parfois un peu trop grande qui l'amena occasionnellement à donner un sens arbitraire à de menus détails qui n'en ont sans doute aucun. En conclusion, il apparaît qu'il faut se méfier des simplifications psychanalytiques.

“*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*” sont surtout l'une des rêveries les plus organisées sur les rapports de la vie et de la mort, sur la condition humaine dont le caractère fragmentaire, aléatoire, se traduirait par la structure hachée que Poe avait adoptée. La belle aventure du début, en fait, entraîna Auguste et Pym vers la mort par un cheminement à travers des épisodes incohérents. Cela révèle que l'être humain ne triomphe des vicissitudes de la vie que pour mourir, qu'il ne peut lutter que de défaite en défaite dans une éternelle victoire à la Pyrrhus, poussé par le mirage d'un salut qui s'avéra finalement catastrophique. Le roman d'aventures fut ici une initiation au désespoir. Il peut être interprété comme le symbole d'une destruction perpétuellement déferlante, dont l'ultime mystère cache les farces et attrapes de l'absurde.

Le sens métaphysique : Dans l'énigmatique épisode final, au-delà des vicissitudes macabres précédentes, au-delà de la noirceur de Tsalal, Pym et Peters se fondent dans la blancheur finale. Le voyage de Pym devint alors l'aspiration à une révélation de nature spirituelle. Il vogua vers le « mystère des mystères » dont Poe avoua qu'il était son obsession. Il évoqua, dans un poème, un navire à voile « *poussé par la brise, ce souffle de Dieu* ». Or c'est précisément à la voile sur un canot que Pym toucha à ce « mystère des mystères ». Donc par un voyage maritime réel. Car Poe fut un idéaliste matérialiste pour qui cette quête fut donc toujours physique : géographique (“*Une descente dans le Maelström*”, “*Manuscrit trouvé dans une bouteille*”), médicale (“*La vérité sur le cas de M. Valdemar*”) ou aéronautique (dans “*Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall*”). Il fallait, pour lui, que la chose se matérialise. Dostoïevski remarqua finement que, par opposition aux contes d'Hoffmann par exemple, les nouvelles et l'imagination de Poe furent étrangement matérialistes. Même en plein délire obsessionnel, il fallait qu'il « fasse le point ». « *La spiritualité n'existe pas. Dieu est matériel* », écrivit-il dans “*Eureka*” (1848), son grand essai cosmologico-métaphysique qu'on peut considérer comme le pendant des “*Aventures d'Arthur Gordon Pym*”. Lorsqu'on met les deux œuvres bout à bout, on découvre le sens qui sous-tend la première.

Tandis qu'il avançait vers la connaissance du blanc transcendantal, Pym décrypta bien des signes de l'opposition radicale du noir et du blanc. En se rapprochant du trou, il se sentait bien, car il fuyait le noir, aspirait à se fondre dans l'immanente blancheur chaude et pure qui l'entourait déjà, et qui se matérialisa brusquement dans cette « *silhouette de la blancheur parfaite de la neige* » de la dernière phrase qui resta suspendue.

Quel sens convient-il de lui donner? On discuterait en vain pour savoir s'il s'agit de la mère (comme le voulait Marie Bonaparte), de la mort, d'un rocher, d'un iceberg, du Père Noël ou d'un habitant de Symzonia ! Mais à l'évidence l'immanence laiteuse s'est cristallisée là en une transcendance blanche qui, comme toutes les transcendances, emporte son secret. Mais les décrypteurs volontaires n'ont pas manqué.

Pym serait pris entre deux forces contradictoires, celle qui émane de l'âme et qui le pousserait à préserver son existence et son identité individuelles, et celle qui émane du corps qui le pousserait à se laisser aller à rejoindre l'unité originelle de la matière. Le noir de Tsalal métaphoriserait par sa noirceur les ténèbres du cosmos, tandis que la blancheur finale, l'« *omni-color* », comme Poe l'a plus

d'une fois appelée, qui est la synthèse, la réconciliation de toutes les couleurs, symboliserait le retour à l'unité. L'absence de peur éprouvée par Pym signifierait que les forces de répulsion ont cessé d'opérer, qu'il s'abandonne tout entier à la force d'attraction, n'aspire plus qu'au retour à l'unité première qui n'est autre que la fusion avec la Divinité : ce que Poe aurait voulu exprimer dans son roman de 1838 ne serait autre que cette intuition qu'il allait parvenir dix ans plus tard à formaliser dans son essai poético-philosophique, "Euréka", qui constitua l'aboutissement de sa quête intellectuelle et spirituelle.

La présence dans le roman de thèmes, qui seront récurrents dans les nouvelles ultérieures, permet de considérer "Les aventures d'Arthur Gordon Pym" comme le texte-clé de l'œuvre de Poe, celui dont la lecture seule permet d'apprendre comment il convient de le lire.

### Destinée de l'oeuvre

Le roman, le premier ouvrage de prose que Poe ait publié en librairie, qu'il consacra à un voyage exploratoire qui allait l'obséder jusqu'à la fin (sur son lit de mort, écrivit un témoin, « il se mit alors à appeler un certain Reynolds toute la nuit, jusqu'à trois heures du matin, le dimanche où il expira »), parut d'abord à New York, chez Harper, puis, quelques mois plus tard, à Londres, chez Wiley and Putnam.

En Angleterre, le livre eut un certain succès de curiosité, parce que, l'éditeur anglais ayant délibérément omis le dernier paragraphe du récit de Pym, ayant arrêté le journal de bord au 21 mars, coupant ainsi l'apparition, le 22 mars, de la « grande silhouette blanche », qui lui semblait trop improbable, et ayant ajouté une note de son cru à la fin de la préface, prévenant les lecteurs de l'inachèvement du récit dû à la mort de M. Pym sur laquelle il n'avait pu « avoir d'information particulière », on le prit pour un récit authentique. En l'absence de loi sur le copyright, Poe ne put protester. Aussi étonnant que cela puisse paraître à la lecture du roman, cette supercherie a, semble-t-il, fonctionné quelque temps : plusieurs critiques anglais et américains ont rendu compte du roman comme s'il s'était agi d'une authentique relation de voyage.

Aux États-Unis, l'accueil fut glacial, le livre n'eut aucun succès.

Dans les deux pays, il fut éreinté par la critique. On lui reprocha surtout ses invraisemblances (surtout celle de la dernière entrée du journal de Pym, celle du 22 mars), et sa complaisance dans l'accumulation d'horreurs (particulier l'évocation de la corruption des cadavres et la scène de cannibalisme). Le jugement d'Ifred Russel Wallace résume assez bien les impressions de la critique littéraire américaine en face de l'ouvrage : « La partie sur l'Antarctique gâche complètement ce livre, la chose étant tout à fait impossible, avec sa végétation, son climat doux, ses fruits, sa faune si près du pôle sud. Ce sont ces absurdités qui m'ont dégoûté de cette histoire. Le lecteur, se rendant compte qu'il a été berné après avoir cru de bonne foi que le récit était authentique, se retrouve dans la situation du Peau-Rouge qui, au moment de scalper un blanc, s'aperçoit que celui-ci porte une perruque. » Certains critiques opposèrent le livre aux "Voyages de Gulliver" ou à "Robinson Crusoe", déplorant que Poe n'ait ni le réalisme de Defoe, ni l'inspiration politique de Swift.

Le désintérêt de la critique américaine pour ce roman allait persister : considéré comme un ouvrage de commande, inabouti, peu représentatif de l'art de Poe, il ne fut guère réédité, y compris jusque dans la première moitié du XXe siècle. On ne le trouvait guère alors que dans les éditions des œuvres complètes d'Edgar Allan Poe. Et il fut longtemps de bon ton de le négliger, de le reléguer dans la littérature juvénile.

Quant à l'auteur lui-même, qui sembla n'être pas satisfait de son roman, qui le renia quasiment, il ne fit guère fait allusion à ce roman par la suite. Tout au plus l'évoqua-t-il dans une lettre à Burton où il le qualifia de « very silly book » (« livre très stupide »). Après cet échec, dégoûté, semble-t-il, du genre romanesque, il abandonna un autre roman alors en préparation ("Le journal de Julius Rodman", autre récit d'un voyage imaginaire dans l'Ouest américain), pour se concentrer, dans le domaine narratif, sur les formes brèves.

La plupart des écrivains américains du XIXe siècle condamnèrent le livre, en particulier Walt Whitman et Henry James (il ne lui accordait « aucune valeur intrinsèque » ; y voyait « un effort d'imagination

pour rien », dans la préface de *“The altar of the dead”*). Cependant, il a pu constituer l'une des sources d'inspiration d'Herman Melville pour écrire *“Moby Dick”* (1861), bien que n'existe aucune certitude qu'il ait lu *“Les aventures d'Arthur Gordon Pym”*. Le seul indice d'une lecture de l'œuvre de Poe par Melville est une dédicace qu'il a écrite en tête de *“The works of the late Edgar Allan Poe”* (de 1859) avant de l'offrir à sa femme pour le Nouvel-An de 1861. Néanmoins, un certain nombre d'éléments ont amené la critique universitaire à voir un lien de parenté entre les deux œuvres.

*“Les aventures d'Arthur Gordon Pym” et “Moby Dick”* : On a pu mettre en avant différentes ressemblances :

- entre les incipit de ces deux romans : « *My name is Arthur Gordon Pym* » - « *Call me Ishmael* » ;
- entre la vision « *du blanc fantôme immense, qui ressemblait à une colline dans l'espace* » (chapitre I) qu'imagine Ishmaël au début de *“Moby Dick”*, et la vision finale d'Arthur Gordon Pym.
- entre Ishmaël et Arthur Gordon Pym : tous deux semblent être poussés à s'embarquer par « *le démon de la perversité* » : là où le désir de Pym fut excité par la perspective « *de naufrage et de famine ; de mort ou de captivité parmi des tribus barbares [...] dans un océan inaccessible ou inconnu* » (chapitre II), l'esprit d'Ishmaël est tourmenté par « *une terrible démangeaison de lointains et de choses lointaines. [Il] adore naviguer sur les mers interdites et accoster les rivages barbares.* » (chapitre I). Tous deux s'embarquent à Nantucket, et ont pour complice, le premier un métis à l'aspect féroce, Dirk Peters, le second un cannibale repentant dont l'apparence suscite au premier abord la terreur de son compagnon, Queequeg.
- entre les architectures de chacun des deux romans ;
- entre les quêtes des protagonistes.

Melville a ainsi intégré dans *“Moby Dick”*, comme l'avait fait Poe dans *“Les aventures d'Arthur Gordon Pym”*, de nombreuses digressions encyclopédiques, à propos notamment des baleines et des conditions d'existence des chasseurs. Mais, à la différence de l'effet qu'elle produit dans le roman de Poe, cette masse de détails matériels ne donne pas dans *“Moby Dick”* l'impression d'avoir été artificiellement plaquée sur le récit : est-ce que Melville, en même temps qu'il aurait appris chez Poe cette technique de construction littéraire, aurait été instruit par l'inaboutissement de son application dans l'œuvre de son devancier ?

Un thème fondamental des *“Aventures d'Arthur Gordon Pym”* semble absent de *“Moby Dick”* : celui de la révolte contre l'autorité. Ou plutôt, le motif de la révolte et de la défaite de l'autorité n'est pas présent sous la même forme dans *“Moby Dick”*. Il n'y a pas de révolte contre Achab, le capitaine du “Pequod”, comme il y en a eu contre le capitaine Barnard du “Grampus”. Les hommes du capitaine à la jambe d'ivoire sont trop soumis à son charisme autoritaire pour songer à se rebeller contre lui. Mais lui-même n'est-il pas le rebelle par excellence ? Ne porte-t-il pas la révolte jusque dans son nom même : Achab ? De plus, il est celui pour qui l'apparence des choses n'est que le masque d'une réalité toute différente : il est profondément convaincu que les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent, que la Baleine Blanche en particulier est non pas la brute aveugle et muette que Starbuck croit, mais l'agent conscient de quelque force impénétrable qu'il faut affronter et démasquer. Par quoi il rejoint l'une des thématiques profondes du roman de Poe : la duplicité du réel.

Enfin, bien entendu, il y a, commun aux deux romans, le motif du blanc : dans un cas comme dans l'autre, le terme ultime de la quête est la blancheur ; au paysage uniformément blanc des dernières pages des *“Aventures d'Arthur Gordon Pym”* correspond le chapitre XLII de *“Moby Dick”*, intitulé *“La blancheur du cachalot”*, dans lequel, comme l'avait fait Poe antérieurement, Melville parle du blanc comme d'une chose terrible, le narrateur évoquant les différentes connotations de la blancheur, positives dans un premier temps, négatives ensuite, le chapitre se terminant sur l'image d'un paysage blanc comparé à un « colossal suaire. » Supposer que Melville ait ignoré les pages écrites par Edgar Poe à ce sujet est impossible, conclut Jorge Luis Borges.

C'est pour toutes ces raisons qu'il faut penser que, si Melville n'a pas accordé une réflexion longue et sérieuse à la tendance essentielle des *“Aventures d'Arthur Gordon Pym”*, les ressemblances qui existent entre ce livre et *“Moby Dick”* doivent alors apparaître comme l'un des accidents les plus extraordinaires de la littérature.

Le roman a eu une profonde influence sur Joseph Conrad. Howard Phillips Lovecraft lui fit plusieurs clin d'œil appuyés dans une nouvelle de 1931, *'At the mountains of madness'* (*'Les montagnes hallucinées'*), dont l'action se situe dans l'Antarctique : notamment, le cri de terreur sur lequel se termine le récit du narrateur est le fameux « *Tekeli-li* » des sauvages de l'île de Tsalal dans le récit de Pym.

#### *'Les aventures d'Arthur Gordon Pym'* en France :

Le livre fut le troisième volume des traductions d'œuvres d'Edgar Poe qu'entreprit Charles Baudelaire. Pourtant, en 1852, dans un article, il s'était montré guère enthousiasmé parce qu'il n'avait pas encore lu le roman et qu'il basait son jugement sur un article américain paru en 1850. Il ébaucha cependant cette traduction. Mais il ne mentionna dans sa correspondance le projet d'une traduction intégrale qu'en mai 1856. Cette année-là, visiblement, il n'appréciait encore que modérément le livre, écrivant dans sa notice d'introduction aux *'Histoires extraordinaires'* (*'Edgar Poe, sa vie et ses œuvres'*) : « Une fois, cependant, il [Poe] s'est appliqué à faire un livre purement humain. *'La Narration d'Arthur Gordon Pym'*, qui n'a pas eu un grand succès, est une histoire de navigateurs qui, après de rudes avaries, ont été pris par les calmes dans les mers du Sud. Le génie de l'auteur se réjouit dans ces terribles scènes et dans les étonnantes peintures de peuplades et d'îles qui ne sont point marquées sur les cartes. L'exécution de ce livre est excessivement simple et minutieuse. D'ailleurs, il est présenté comme un livre de bord. » Lui qui avait fait des navigations demeurées mystérieuses, qui allait être le poète du *"Voyage"*, ne pouvait pas ne pas être « possédé » par l'aventure d'Arthur Gordon Pym en qui il a vu, comme dans Poe, son semblable, son frère, son double. Seul, il pressentit les suggestions obsédantes qui rôdent dans les abîmes de cette odyssée sudiste. En 1857, il écrivit au ministre d'État pour lui recommander ce « roman admirable » qui parut dans *"Le moniteur universel"* à partir de février 1857. Comme la principale source de ses revenus était ses traductions, il cherchait avant tout à attirer l'attention sur celle qu'il venait de terminer et dont il espérait qu'elle rencontrerait le même succès que *'Histoires extraordinaires'* et *'Nouvelles histoires extraordinaires'*. En 1858, le roman fut publié en volume par l'éditeur Michel Levy, et Baudelaire écrivit à Sainte-Beuve pour lui demander de faire « une excursion dans les profondeurs d'Edgar Poe » en le lisant.

Sa traduction n'est pas toujours exacte, mais dans l'ensemble relativement fidèle à l'original. On note toutefois l'ajout de titres aux chapitres, alors que les éditions anglaise et américaine n'en comportent pas, et le fait que Baudelaire traduisit, dans la dernière phrase du récit de Pym, « *the hue of the skin of the figure* », par « la couleur de la peau de l'homme ». Cette traduction-interprétation fut par la suite contestée, surtout après la parution de l'étude psychanalytique de Marie Bonaparte sur Edgar Poe, dans laquelle l'énigmatique silhouette qui se dresse devant Pym fut assimilée à la figure de la mère. Le troisième volume des œuvres d'Edgar A. Poe traduit par Baudelaire ne rencontra pas le même succès immédiat que les deux précédents.

Du fait des traductions de Baudelaire, Poe bénéficia d'un accueil chaleureux en France et *'Les aventures d'Arthur Gordon Pym'* y ont fécondé l'imagination de dizaines d'écrivains qu'il a fasciné. On dit ainsi qu'Arthur Rimbaud y a puisé un part de l'inspiration de son célèbre poème *'Le bateau ivre'* ; on pense notamment aux vers : « Et les lointains vers les gouffres cataractant ! // Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises ! » mais l'influence ne se révèle pas seulement par des détails particuliers, mais par l'essence même de tout le poème. Surtout, le roman de Poe fut continué dans l'un de ceux de Jules Verne : *'Le sphinx des glaces'* (1897).

#### *'Les aventures d'Arthur Gordon Pym'* et *'Le sphinx des glaces'* :

Jules Verne se demandait en 1864 : « Qui reprendra jamais [le récit inachevé de Pym] ? Un plus audacieux que moi et plus hardi à s'avancer dans le domaine des choses impossibles », concluait-il. Ce fut pourtant bien lui qui, une trentaine d'années plus tard, entreprit de lever le voile qui recouvrait depuis soixante ans la mystérieuse silhouette rencontrée par Arthur Gordon Pym. Dans *'Le sphinx des glaces'*, l'action commence en 1839, soit quelques mois seulement après la publication des *'Aventures d'Arthur Gordon Pym'*. Le narrateur, Jeorling, apprend avec stupeur que ce récit, qu'il avait tenu pour une œuvre d'invention, est en réalité authentique : en effet, le propre frère du capitaine

de la "Jane Guy" lui confirme que le navire parti de Liverpool a bel et bien disparu avec son équipage onze ans plus tôt. Le capitaine Len Guy est donc, depuis tout ce temps, à la recherche de son frère, et c'est avec comme viatique le roman d'Edgar Poe que les héros de Jules Verne se lancent sur leurs traces. Ils finissent par retrouver une partie de l'équipage de la "Jane Guy", qui, en compagnie de son capitaine, a miraculeusement survécu à l'attentat des sauvages de Tsalal. Ils percent également le mystère et du récit de Pym et de la nature de la silhouette voilée qu'il a rencontrée. En réalité, ce n'était pas Arthur Gordon Pym qui avait raconté cette aventure à Edgar Poe, mais Dirk Peters : ce dernier était tombé à la mer alors que le canot poursuivait sa route inexorable vers le pôle, et des courants contraires avaient fini par le ramener vers la civilisation. Quant à la silhouette voilée gigantesque qu'avait entraperçue Peters, elle s'avère être en réalité une montagne dont la forme évoque celle d'un sphinx, et qui a l'étonnante propriété d'être une montagne-aimant. Et c'est le long de cette montagne que repose le cadavre d'Arthur Gordon Pym, que le fusil qu'il portait en bandoulière a projeté et maintenu toutes ces années contre son flanc. Jules Verne, avec son touchant besoin de tout expliquer scientifiquement, a donc donné une fin rationnelle aux "*Aventures d'Arthur Gordon Pym*", résolvant l'énigme de Pym par le magnétisme. "*Le sphinx des glaces*" apparaît comme « un roman de la déception », où, à chaque étape de son voyage, Jeorling ne découvre que des terres désolées, ou stériles ; l'île de Tsalal, au moment où les explorateurs de Verne y accostent, a été ravagée par une éruption volcanique, et il ne reste plus rien, ni hommes, ni bêtes, ni végétation, de ce qu'y avait découvert Pym. Qui plus est, là où le roman de Poe multipliait les énigmes, celui de Jules Verne multiplia les explications rationnelles qui, dans tous ses romans eurent une place prépondérante et devinrent ici l'essentiel. Jules Verne s'est livré à une série de démystifications du récit de Poe, mais la convergence des textes est plus importante que leurs divergences : "*Les aventures d'Arthur Gordon Smith*" et "*Le sphinx des glaces*", romans jumeaux affrontés d'un bout à l'autre du XIXe siècle, représentent la face double et indissociable du romantisme ; après le romantisme du rêve et du dépassement métaphysique, le romantisme du système et de la conquête. Tous deux s'achèvent et se rassemblent dans ce rêve de fusion mystique que promettait le mythe initial du paysage blanc.

L'influence des "*Aventures d'Arthur Gordon Pym*" sur Pierre Mac Orlan est sûre, puisqu'il fit référence au « *plus mystérieux des livres* » ("*Les poissons morts*") dans plusieurs de ses œuvres. On trouve, dans le recueil "*Les jours désespérés*" (1921), une nouvelle intitulée "*Le grand sud*" qui en est directement inspirée (une équipe d'explorateurs se rend au pôle sud. Le dernier des survivants, comprenant « enfin, dans un éblouissement, qu'il allait mourir, [...] se traîna à genoux, en rampant, plus loin, en avant, vers le Pôle, le grand Pôle littéraire aussi peu scientifique que possible, d'où A.G. Pym n'était, en somme, jamais revenu. »). Le furent aussi son livre-témoignage sur la Première Guerre mondiale, "*Les poissons morts*" (1917), le roman "*La Vénus internationale*" (1923), où il a surtout retenu la dérive finale et inexorable de Pym vers le gouffre, qu'il mit en relation avec le courant de l'Histoire, qui charrie les êtres et les choses vers une catastrophe inéluctable : « Comme la pirogue de Gordon Pym accélérant sa course jusqu'au vertige à l'approche d'un gouffre qui peut exciter l'imagination, l'humanité court à son but mystérieux avec une vitesse que nous admirons sans la comprendre, ce qui doit amener des catastrophes inédites », écrit Nicolas Behen, le personnage principal de "*La Vénus internationale*" (1923).

"*Les aventures d'Arthur Gordon Smith*" ont pu inspirer aussi Blaise Cendrars pour "*Le plan de l'aiguille*" (1928) où, au début du XXe siècle, le richissime Anglais Dan Yack, débauché qui est très vite devenu le fêtard le plus populaire de Saint-Pétersbourg, part soudain en Antarctique, emmenant avec lui trois artistes russes rencontrés au hasard.

En raison de l'histoire particulière de la réception de l'œuvre de Poe, qui pendant longtemps a bénéficié d'une considération plus importante en France qu'aux États-Unis, les premières grandes théories interprétatives ont été rédigées en langue française. Comme on l'a vu, la psychanalyste Marie Bonaparte consacra à Edgar Allan Poe une étude publiée en 1933, où un long chapitre porte sur "*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*". Elle fut suivie, en 1944, par Gaston Bachelard qui ne reprit

pas les conclusions médico-psychologiques de la disciple de Freud, pas plus qu'il n'établit de relations explicites entre le roman et la biographie de Poe, mais fit de très belles remarques sur « la rêverie cosmique » dans '*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*', se contenta de noter que « les dernières pages restent un mystère, conservent un secret », que l'étrange fascination qu'elles exercent sur leur lecteur est dû à leur profondeur onirique, avant de conclure en évoquant la nature du contenu latent caché sous cette apparence de roman d'aventures : « En lisant '*les Aventures*', l'on croyait se distraire et l'on s'aperçoit que le poète transmet le germe de rêves sans fin. L'on croyait aussi qu'on allait voir un univers, mais c'est le cœur de l'homme, le cœur obscur avec ses souffrances, qui est le centre de tout. '*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*' sont un des grands livres du cœur humain. »

En 1947, le romancier Dominique André, dans "*La conquête de l'Éternel*", prit comme point de départ avoué les points laissés mystérieux par Poe : les gouffres découverts par le héros au voisinage du Pôle qui figurent d'immenses caractères d'écriture ; le cri "*Tekeli-li*" poussé par les créatures vivant près des gouffres ; la figure humaine gigantesque, blanche et voilée qui apparaît à la dernière phrase.

Borges, pour sa part, estimait que, de toutes les œuvres en prose de Poe, '*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*' était la plus aboutie. Dans '*Le roman policier*' ("*Conférences*" [1985]), il écrivit que « l'œuvre de Poe, prise dans son ensemble, est celle d'un génie, même si ses nouvelles, '*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*' mises à part, présentent des défauts. » Il confia à la fin de sa vie que, s'il devait choisir un seul ouvrage de Poe, ce serait celui-là, dont les dernières pages sont selon lui « admirables ». Ce qui le frappait, c'était cette « idée très étrange qui en émane : celle de concevoir, de sentir le blanc comme une couleur horrible. » ("*Ultimes dialogues avec Osvaldo Ferrari*").

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)